

Lola Doinelle

Le

VOISIN



M NEXT
ROMANCE

Lola Doinelle

LE VOISIN



© Éditions Albin Michel, 2017

ISBN : 978-2-226-42139-5



**Attention, certaines scènes érotiques peuvent choquer la sensibilité
des plus jeunes ainsi que des personnes non averties**

À vous que j'ai tant aimés

Voisin : être prisonnier des quatre murs juxtaposés aux vôtres. Individu qui partage votre intimité à votre insu et dont vous ignorez l'existence tant qu'elle demeure silencieuse. Personnage mystérieux dont on remplit le curriculum vitae au fil des commérages.

Comme chaque année, je vais passer mes vacances d'été chez mes parents, dans une petite ville de province aussi pourrie que toutes celles qui morcellent le pays en petits bouts d'ennui interminable. C'est un retour à la case familiale pour trois longs mois suffocants.

Ils sont du genre décourageant, ils s'aiment comme deux adolescents. J'ignore si grandir auprès d'un couple aussi heureux est un avantage ou pas, car comment être à la hauteur d'un modèle aussi rayonnant ? Mes relations avec les hommes ont toujours été tumultueuses. Je prends, je jette, ça passe parfois, et ça casse souvent. Un peu comme si sans drame, sans tumulte, rien de tout ce qui peut se créer entre deux êtres n'avait de valeur, comme si sans heurts les liens tissés étaient irréels et pouvaient s'envoler d'un coup de vent.

Pour prolonger leur week-end en amoureux, mes parents ont demandé à leur voisin de venir me chercher à la gare. Quel genre de personnes envoient leur voisin récupérer leur fille, après six mois d'absence ? J'aurais voulu ne plus être invisible à leurs yeux. Aussi, quand le voisin a chargé mes valises dans son coffre, je fulminais à l'intérieur sans rien laisser paraître. Ces vingt minutes de trajet allaient être longues. Un rien m'irritait, sa voiture par exemple. Qui aujourd'hui conduit encore une 2CV ? Sérieusement, sans clim ni vitres électriques ! Même au plus haut de sa gloire, elle était déjà obsolète. Et sa tête d'employé des pompes funèbres me collait la nausée, je ne voyais en lui qu'un pauvre type dépressif.

À l'arrêt au feu rouge, la légèreté de ma robe me vaut les sifflements et les réflexions désobligeantes de deux jeunes idiots en scooter. Le feu vert leur remet du plomb dans la tête et ils démarrent en trombe, me laissant décontenancée devant les yeux ahuris de mon chauffeur. C'est alors que je réalise que le voisin ne m'a pas regardée une seule fois, pas un seul coup d'œil pour mes jambes dénudées sous ma robe courte, ni pour ma poitrine libre sous le tissu flottant. Il lui vient seulement à l'esprit que ma tenue n'est peut-être pas conventionnelle. Il se tourne, saisit à l'arrière un gilet marine à grosses mailles et me le tend : « Il y a un peu de vent, tu dois avoir froid », me glisse-t-il d'un ton mi-exaspéré mi-paternel avant de redémarrer les yeux désormais braqués sur la route. Curieusement, son gilet, imprégné d'un relent de parfum de quadra ringard, me reconforte et je finis, bercée par la route, par m'endormir contre la vitre.

Arrivés devant la maison, il me secoue l'épaule doucement, me tend le double des clés, largue mes valises dans le hall et me quitte poliment en m'assurant de sa disponibilité en cas de besoin. Le numéro est sur le guéridon du téléphone. Il doit retourner à sa librairie.

Je me retrouve seule, sur le seuil de la maison de mon enfance. Je m'effondre en larmes. Même à l'agonie, je ne l'appellerai pas.

Les après-midi, en attendant que mes amis d'enfance sortent du travail, je m'installe sur une chaise longue, histoire de prendre quelques couleurs. Bien souvent, j'en profite pour fumer de l'herbe. Les heures s'écoulaient beaucoup plus vite en étant défoncée. Le voisinage est désert, j'allume le poste de radio, je m'allonge en culotte et laisse le soleil me caresser voluptueusement la peau. Je savoure le vide intersidéral qui me traverse, bercée par les stupides rengaines estivales. Je ne pense à rien. Je ne suis plus rien. Dans cette parenthèse close dont je suis l'unique habitante, je réapprends à respirer. Les rayons me brûlent le corps, la chaleur est étouffante, mais pour rien au monde je ne renoncerais à ces instants où l'air lourd peine à entrer dans mes bronches et où la température m'étourdit. Je suis incapable de mobiliser mes ressources pour vaincre cette paresse juilletiste qui s'allonge de tout son poids sur ma carcasse.

Je ne l'entends pas arriver. Son pas est léger, comme s'il s'excusait d'être là. Il donne l'impression qu'il en est de même pour le reste de sa vie. Il est transparent, inaudible, anonyme. Devant mon air surpris, il s'approche, il ne veut pas me déranger, il apporte juste des livres pour ma mère.

Il se sent confus, comme un gamin pris la main dans la boîte à biscuits, il regarde par terre, mal à l'aise d'avoir brisé ma bulle d'intimité. J'enfile un T-shirt pour couvrir mes seins nus :

— Ce n'est pas grave, lui dis-je, merci pour elle, tu n'as qu'à les poser sur la table de la terrasse, ajouté-je en la désignant du menton, amusée que ma semi-nudité le trouble, mais quelque part aussi, flattée.

— Toutes mes excuses, surenchérit-il, je pensais trouver tes parents. Tout va bien ? s'inquiète-t-il, sûrement rapport à l'odeur de beuh et à mon regard flou qui ne laissent aucune place au doute.

— Oui, ils sont partis en week-end hier. Ce n'était pas prévu, je réponds, agacée par l'allure d'interrogatoire de police que prend cette discussion.

Je préfère détourner les yeux pour y mettre rapidement un terme.

— Non, je veux dire toi, insiste-t-il, ça va ?

Et il plante droit dans le mien son regard azur à demi plissé par l'inquiétude et les rayons aveuglants, on dirait un héros de western dont la silhouette se découpe à contre-jour.

— Oui, oui.

J'entends ma voix éraillée qui tente en vain de donner le change tandis ma tête dodeline de manière peu crédible, mes orteils titillant une brindille innocente. Je n'avais pas envie d'être plainte, pas envie d'avouer mes échecs, ni de les entendre se faire une place dans la réalité.

— S'il y a un souci, je suis juste à côté, tu sais ? relance-t-il de sa voix paternelle, comme s'il comprenait ma pudeur.

C'est sympa de sa part. N'étant pas d'un naturel bavard, son ton embaume la gentillesse. Il est sincèrement désolé pour moi. La plupart des gens auraient passé leur chemin en fermant les yeux. Lui n'oublie pas qu'il est un père aussi, il se sent sans doute concerné de me savoir si souvent livrée à mon propre sort. Je l'invite à rester un peu avec moi. Tant mieux, il n'a rien à faire, ses jumeaux ne sont pas chez lui. Il prend une bière dans le frigo et s'installe sur le gazon à mes côtés.

— Tu ne t'ennuies pas trop, toute la journée ici ? me demande-t-il en dénouant ses baskets en tissu, découvrant de grands pieds pâles et ridicules.

J'explose de rire. Il est tellement décalé avec son pantalon de toile beige et son polo boutonné jusqu'en haut. Une vraie caricature de banlieue chic ! Je regarde avec curiosité ses grands orteils poilus, incongrus, hors contexte. Il rit à son tour et il ressemble à un ado coincé dans un déguisement d'adulte. Je l'ai rarement vu sourire. Ainsi illuminé, il fait quinze ans de moins. « Ça fait des siècles que je n'ai pas fumé de marie. J'ai oublié ce que ça fait », me lâche-t-il, détournant le regard vers son jardin. Il est triste. Je veux dire que la tristesse fait partie de lui. Ils sont reliés et indissociables. Un état de fait. J'ai peu de souvenirs du couple de gentils voisins dont parlent parfois mes parents, comme si la photo s'était effacée avec le temps. De lui, je ne garde que l'image de cet individu affligé et gris, perpétuellement en deuil de sa femme partie avec un autre.

Je lui tends mon joint et il me dévisage, hésitant, tiraillé entre une envie nostalgique et l'austère responsabilité parentale. Finalement, il le prend et inhale avec délectation. Je m'assois près de lui et nous nous allongeons dans la pelouse. Nous ricanons bêtement devant ce beau ciel bleu sans nuages. Il me raconte qu'à mon âge il adorait fumer aussi, qu'il a arrêté après son mariage. Il ressasse ses vieilles conneries de jeunesse. Je pouffe à ses anecdotes, même si une partie de moi a du mal à croire que cet homme-là a pu faire ces bêtises. Cela me semble aux antipodes de sa personnalité. Ça l'amuse : « Vous, les jeunes, vous croyez avoir le monopole de la connerie, mais on a vécu avant vous, nous, les vieux singes. »

Je me dresse sur mon coude et je lui fais face. J'essaie de l'imaginer il y a vingt ans. Je me dis que je ne l'aurais même pas considéré. Il devait sûrement avoir le look du geek sage, encore plus squelettique qu'aujourd'hui, le mec discret que je n'aurais même pas calculé. Ça l'éclate que je lui dise ça, il me confirme qu'il était le rat de bibliothèque du lycée, la caricature du mec à lunettes, toujours derrière un livre, jamais à sa place, le genre puceau devant lequel on fuit. J'ironise en ripostant que ça vaut mieux que d'être la salope qu'on évite du regard. Il se dresse alors à son tour sur son coude et me rétorque : « Ce ne sont que des étiquettes débiles, ne les laisse pas te définir, il n'y a que toi pour savoir qui tu es vraiment. Quand tu seras adulte, plus aucune de ces stupidités ne comptera. »

J'avais envie de lui répondre que, justement, je ne savais plus trop, mais cette putain de boule dans la gorge est revenue au galop, alors je me suis juste recouchée dans

l'herbe. Son silence me rassure. Sa respiration calme me repose, comme s'il me comprenait. Il ne cherche pas à me reconforter. C'est un homme de peu de mots, qui a de la place pour la compassion. C'est suffisant. Je trouve curieux d'être allongée à côté de cet étranger, car je ne le connais pas tant que ça finalement, et que nous partageons cette réciprocité d'une profondeur dérangement. Quand on souffre, on n'a pas envie d'imaginer que cette souffrance est le présent d'autres que vous. On voudrait qu'elle n'appartienne qu'à soi, la posséder égoïstement et s'en repaître sauvagement. J'apprécie qu'il n'exhibe pas la sienne, qu'il se contente d'accueillir la mienne en silence.

Sa tristesse, je peux la sentir qui l'enveloppe, comme une deuxième peau. Elle est dans le ton de sa voix, dans l'ombre de ses yeux, la nonchalance de ses gestes, dans le silence qu'il prolonge en avalant la fumée, dans cet acharnement à devenir transparent. Sa tristesse, il l'exhale et elle rejoint la mienne. Elles se prennent par la main. Nos consciences se sont éteintes et il n'y a plus que quelques nuages dans le ciel pour nous tenir compagnie. Comme nous, on les a oubliés.

Inconsciemment, je pose ma tête sur son épaule. Il incline la sienne contre la mienne. Nous avons franchi cet océan d'isolement autour de nous. Nos deux solitudes reposent l'une à côté de l'autre sans interagir. C'est étrange de le respirer de si près, presque intime. J'ignore tout de cette sensation. Il y a tellement de distance entre mes congénères et moi que je ne l'ai jamais expérimentée.

On est si bien que ça me paralyse. Je n'ose plus bouger. Sa barbe me pique le front. Je suis dans cet état proche de l'endormissement, figée par l'instant, bercée par son cœur qui bat mollement. Impossible de mesurer les minutes qui filent, elles s'enfuient imperceptiblement.

Et puis, comme un orage déchire le ciel, mes copines arrivent. Il part comme un *lonesome* cow-boy, les baskets à la main. « Je savais pas que tu faisais dans la gérontophilie, maintenant », commencent-elles. « De toute façon, toi, tant que c'est un mec... », poursuivent-elles avant de m'interroger pour creuser un peu plus. Je ne sais pas si je dois y voir de la jalousie ou si elles sont seulement chiantes, mais je m'en fous, je me résigne. Je leur laisse croire qu'elles ont vu juste, mais je sais au fond de moi que c'est faux. Je suis simplement heureuse de ce contact fraternel, cela faisait bien longtemps que l'on ne m'avait pas touchée aussi naturellement, sans artifice.

Ce soir, on a de la compagnie. Il y a ce gars, N., qui travaille à la supérette du quartier. Il a tout un groupe d'amis qui vient passer la soirée chez moi. Je me prépare pour la sacro-sainte comédie nuptiale. Il ne me déplaît pas. Au contraire. Il est physiquement très attrayant. C'est moi qui l'ai accosté, et avec le rentre-dedans que je lui ai fait, aucune hésitation possible quant à l'issue de notre rencontre.

Vous venez de découvrir cet auteur grâce à la collection MA Next Romance et vous avez apprécié ?

Découvrez-en plus sur



Suivez-nous sur notre page Facebook



ou sur Instagram



MA Next Romance est une collection Albin Michel,
retrouvez tous les auteurs Albin Michel sur notre chaîne Youtube

